

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Choses glanées : I, II, III, IV / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 111-114

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Choses glanées

## I

Hier, comme il faisait si beau, je suis allé, avec Grégoire, jusqu'à la colline de Cries. Il y a de si belles journées, en automne, de ces journées fraîches à l'aube et fraîches à la nuit venue, mais qui sont très chaudes l'après-dîner ; de ces journées qui invitent à la promenade. Je suis allé, avec Grégoire, jusqu'à la colline de Cries.

Il n'y a qu'à sortir de St-Maurice, passer le pont du Rhône, puis on prend à gauche, on monte un quart d'heure dans un chemin ombré et l'on arrive sur la colline. J'y ai passé un moment de l'après-midi avec Grégoire, assis dans l'herbe. Nous avons causé de nos deux mères ; lui de la sienne et moi de la mienne. Il y a tant à dire sur sa mère que l'on aime.

Et puis, nous nous sommes tus et nous avons regardé l'automne tout à l'entour de nous.

En bas, dans les petits jardins de Lavey, qui ont des plates-bandes tirées au cordeau, des gens étaient à ramasser les pommes de terre.

Dans un bout de pré tout vert, il y avait un arbre tout jaune : « Que c'est joli ! », ai-je dit.

Une feuille est tombée sur ma main, feuille jaune à tige verte encore, et j'ai dit : « Les feuilles tombent, c'est bien l'automne. »

Près de la ferme, deux vaches égrenaient la douce monotonie de leurs sonnailles, et devant la grange ouverte, le fermier était à laver la grande cuve et à préparer les bossettes pour la vendange. Le moût sera bon, cette année, les grappes sont belles dorées.

Et puis, j'ai vu aussi, dans la campagne du comte russe, des arbres de toutes les couleurs ; il y en avait des roses et jaunes, il y en avait des verts, il y en avait des jaunes et des tout bruns : « Les feuilles, dans les allées du comte russe, quand elles tombent à l'automne, doivent faire de beaux tapis. » Grégoire, lui, ne disait rien, il cause si peu ; il regardait du côté de Saint-Maurice,

des feux qui brûlaient dans un pré, et le Rhône qui coulait son eau bleue, d'un bleu très pâle maintenant, comme le ciel très doux; le Rhône qui faisait monter jusqu'à nous sa cantilène grave, toujours la même sur tout son cours, un peu triste; et sur son bord, les peupliers qui laissaient déjà deviner le jet noir du tronc, à travers leurs feuilles clairsemées.

Quelle douceur, à l'automne, de s'asseoir dans l'herbe, de se taire et d'écouter longtemps. Au retour, nous avons eu tout le long, musique et compagnie. Il y avait encore des grillons qui chantaient dans l'herbe courte, et des oiseaux qui chantaient dans les feuillages d'or leur joie de vivre, sans se soucier, ni s'apeurer aucunement de nous : Le beau soleil de l'après-dîner les avait mis en gaîté. Pauvres petits, le temps des froidures est tout proche ! Ils n'y pensaient pas, et c'est tant mieux pour eux. Quelle mignonne chose que ces oiseaux dans les branches et qui nous sifflent leurs airs tout d'un trait, sans se faire prier.

## II

Aujourd'hui, Grégoire est venu. Il vient toujours passer l'après-midi chez moi quand il pleut.

Aux premières gouttes qui tombent, je l'imagine qui sort de chez lui pour me venir rejoindre. Et ça ne manque jamais ! Après dix minutes de pluie, je le vois déboucher sur la place et prendre la ruelle qui le mène jusqu'à la porte de service, derrière la maison. C'est curieux ! mais je ne l'ai jamais vu entrer par la grande porte qui donne sur la rue. Il est original, ce grand garçon, mais si bon !

Il cause rarement, mais quand il pleut, il est loquace et qu'alors il me conte de délicieuses histoires ! Je l'écoute avec ravissement, ne lui disant qu'un mot ou deux, pour ne pas l'interrompre quand il parle si doucement, car il arrive souvent qu'un petit bruit le distrait et le voilà qui se tait.

Il est très drôle, mon ami !

Aujourd'hui, il est venu parce qu'il pleuvait. Il est entré, m'a regardé, m'a souri et ne m'a rien dit comme de coutume. Puis, il s'est assis dans ma bergère d'osier qu'il

aime tant, toujours à la même place, près du poêle de catelles brunes. La pluie tambourinait une marche endiablée sur les carreaux de ma fenêtre et Grégoire s'est mis à causer. Il a dit : « Oh ! le bruit de la pluie, quelle chose jolie ! Clapotis clapotant sur l'ardoise du toit, elle va répétant sa petite chanson grise, sombre ou claire, qu'elle varie à l'infini. »

Et moi, j'ai dit à Grégoire : « Grégoire, tu aimes bien la pluie ? »

— « La pluie, qu'il m'a dit... Ecoute, et il tenait son doigt levé, la pluie, elle languit parfois en une cantilène triste, parfois elle s'envole en galop folichon, revient sans plus de transition à quelque mélopée antique, qui ramène longtemps la même phrase dolente, et la voilà qui repart en valse folle, qui vrille, qui sautille, vrai petit vertige, d'une danse de nains !... Écoute Jacques... la pluie. » Et Grégoire n'a plus rien dit.

### III

Ma sœur, je n'ai pas comme toi un petit chat que l'on dit « la Minette » et qui se vient asseoir sur le bord de ma table quand j'écris, mais je veux t'écrire tout de même une brindille du passé.

Il me souvient que tout petit encore, je voulais être hirondelle, parce que maman m'avait dit que les hirondelles s'en allaient en des pays où il y avait des fleurs toujours, et toujours un ciel bleu. Et j'avais dit à ma petite mère » : « Alors, je veux être hirondelle, moi, et m'en aller au ciel bleu. » — « T'en aller au ciel bleu, et me laisser ici ! » me dit petite mère qui pleurait ; puis elle me prit contre elle et m'embrassa bien fort et longtemps.

« Oh ! alors chérie maman, que je lui dis, en nouant mes deux petits bras à son cou, si tu pleures, je ne veux plus être hirondelle et je reste avec toi, mais il faut rire, pas ? »

Et ma petite mère sécha ses larmes.

### IV

Il y a parfois le soir, quand je fais ma prière, douze petits yeux qui me regardent par ma fenêtre ouverte,

trois brillent plus que les neuf autres ; et si la nuit je me réveille, je les vois encore qui me semblent très loin et toujours me regardent, clignotant comme un regard d'une vieille, très vieille.

Douze étoiles que le Bon Dieu me donne chaque soir de beau temps quand Il laisse' son ciel sans nuage. Elles prient avec moi ma prière du soir.

Douze étoiles !... je crois bien qu'elles sont la flamme des grands cierges que les anges tiennent au ciel devant Dieu. Mais ils sont si loin, et il fait si sombre la nuit, que l'on ne voit ni les anges, ni leurs cierges, mais seulement la flamme du cierge qui tremblotte là-haut, toute petite.

JACQUES DU MARTOLET.